



AUÐUR AVA
ÓLAFSDÓTTIR
Rosa candida

z

ROSA CANDIDA

Plus de 300 000 lecteurs déjà conquis

« Ce merveilleux roman, au héros plein de candeur qui s'initie petit à petit à la vie adulte, réussit ce que tout lecteur attend d'un livre, être mis en apesanteur quelque part à l'abri du temps qui passe, dans un état de parfaite innocence et de félicité. » Gilles Million, *Librairie L'Usage du monde*

« La mort, le désir, les roses, l'alchimie d'un roman qui étonne à chaque page et qui rend fou d'admiration pour celle qui l'a écrit. » Yves Simon, *Paris Match*

« Incontestable réussite littéraire, Rosa candida démontre qu'une grande subtilité s'énonce parfois simplement. Sa gourmandise de détails et de petits événements, dont la beauté aussitôt fanée nourrit la mémoire des personnages comme du lecteur, est contagieuse. » Nils C. Ahl, *Le Monde des Livres*

« Rien de plus charmant que ce premier roman, bulle de délicatesse et d'authenticité rescapée d'une époque qui ne connaît plus ces mots-là. » Jeanne de Ménibus, *Elle*

« Un humour baroque et léger irradie tout au long de cette histoire où rien décidément ne se passe comme il faut, ni comme on s'y attend. » Anne Crignon, *L'Obs*

« Ce conte moderne détricote la chronologie classique de l'amour, démonte sa mécanique et remonte le tout à l'envers, ou plutôt à l'endroit d'une époque toute neuve. Romantique, oui, cette fable réaliste l'est absolument, mais façon XXI^e siècle. » Ingrid Thobois, *Témoignage chrétien*



Hebdomadaire ☎ : 01 44 10 10 10
T.M. : 370 732 L.M. : 1 475 000

Le Point

JEUDI 9 DÉCEMBRE 2010

Sous la corolle des mots

« Rosa candida », d'Audur Ava Olafsdottir,

traduit de l'islandais par Catherine Eyjolfsson (Zulma, 334 p., 20 €). Goutte de rosée sur un perce-neige, stactite fondant au soleil, pain d'épices sous marbré se craquelant, concert de notes cristallines, comment dire les sensations inouïes que procure cette lecture venue du Grand Nord ? « Mon petit Lobbi », voilà comment son vieux père, veuf inconsolable mais pourtant vaillant, nomme son fils qu'il voit prendre la route un jour, loin de la maison familiale, de la présence, muette et tendre, de son frère jumeau handicapé. Arnjotur s'en va vers un pays des roses que sa mère trop tôt disparue lui a appris à aimer, c'est sa grande passion, avec celle qu'il porte au « corps », comme il désigne l'amour physique. Le sentiment, lui, n'a pas

JOHN FOLE/OPALE/POL - PHILIPPE MATSAS/OPALE

germé encore, même lors de son étreinte fugace, de nuit, dans la roseraie, avec Anna, qui lui annonce bientôt qu'elle est enceinte. Le si jeune père montre la photo de Flora Sol, sa toute petite, à tous ceux qui croiseront son périple vers le monastère où il est at-



tendu comme jardinier. Le long voyage est initiatique, semé d'inattendues rencontres, tendu par la difficulté de se faire comprendre quand on parle une langue que personne ne connaît.

Et puis, un jour, Anna demande au jeune homme d'accueillir leur enfant.

Tout est bouleversé. Mais

tout en douceur, avec ce qu'il faut de non-dits pour que l'essentiel affleure et touche au plus profond. Tant de délicatesse à chaque page confine au miracle de cette Rosa candida, qu'on effeuille en croyant rêver, mais non. Ce livre existe, Audur Ava Olafsdottir l'a écrit et il faut le lire ■ VALÉRIE MARIN LA MESLÉE

L'EXPRESS

10 novembre 2010



GRÂCE Audur Ava Olafsdottir compose un lumineux hymne à la vie.

A fleur de peau

Le voyage quasi initiatique d'un jeune homme féru de botanique qui vient de perdre sa mère. Un magnifique conte nordique.

Elle est islandaise. Elle porte évidemment un nom imprononçable. Sur les photos, elle pose avec une grosse écharpe de laine et des moufles d'Esquimau. Née en 1958 à Reykjavik, encore inconnue en France, la très exotique Audur Ava Olafsdottir a peaufiné dans la pénombre boréale ce roman superbe, un petit bijou de délicatesse où la vie a le parfum des fleurs et où les fleurs ont la grâce d'un sonnet de Ronsard. Le jeune Lobbi, le héros, est un rouquin angélique qui vient de perdre sa mère après un accident de voiture, mais qui n'a pas oublié ses leçons en matière d'horticulture : dans la douceur de sa serre d'Islande, cette magicienne était parvenue à cultiver une espèce rarissime de roses, à huit pétales et sans épines - la très fragile *Rosa candida*.

C'est pour ressusciter l'âme de sa mère tant aimée que Lobbi quitte son île natale avec sa vieille Opel. Il a, pour seul bagage, trois boutures de ces fleurs si précieuses qu'il

doit aller replanter dans la roseraie séculaire d'un monastère perdu au cœur de l'Europe du Nord, sur une terre qui n'est jamais nommée, comme dans les contes de fées. Audur Ava Olafsdottir raconte le voyage quasi initiatique de ce Candide islandais puis son travail au couvent, où un moine cinéophile et amateur de liqueurs fera son éducation sentimentale en lui projetant dans sa cellule des vidéos de Bergman et d'Antonioni. Ce roman de la rose aurait pu tourner à la bluette mysticoïde, façon Coelho, mais on y découvre au contraire un hymne panthéiste à la vie, un cantique embaumé par une prose gourmande. Joliment décalé. Et lumineux. Comme ce rayon de soleil qui, à la fin, transperce le vitrail d'une église pour aller caresser la joue d'une petite fille au nom prédestiné - Flora Sol. ● ANDRÉ CLAVEL

Rosa candida, par Audur Ava Olafsdottir. Trad. de l'islandais par Catherine Eyjolfsson. Zulma, 336 p., 20 €.

le nouvel **Observateur**

Hebdomadaire - Jeudi 28 octobre 2010



8 Audur Ava Ólafsdóttir

LES FRANÇAIS EN SONT FOUS **La rose d'Islande**

Rosa candida, par Audur Ava Ólafsdóttir, traduit de l'islandais par Catherine Eyjólfsson, Zulma, 332 p., 20 euros.

Il était une fois en Islande un jeune homme un peu rêveur nommé Arnljótur. Pris d'une passion pour la botanique, il cultivait dans la serre familiale une variété rare de rose à huit pétales, *Rosa candida*. Or il arriva que, par une nuit de fête et dans ce même jardin de fleurs, il coucha quelques heures sur un lit de feuilles une belle inconnue, laquelle revint le voir un beau matin pour lui annoncer que leur furtive étreinte avait porté des fruits inattendus. On ne sait par quel prodige aucun des deux ne songea à interrompre cette vie qui s'annonçait, mais le fait était là : les deux étrangers bientôt seraient parents.

On retrouve Arnljótur des mois plus tard, loin de chez lui, dans la roseraie d'un monastère millénaire où il a pris ses quartiers peu après la mort de sa mère, pour se réfugier dans sa passion et grandir au contact d'un vieux moine alcoolique et philosophe. Voici que la jeune fille va réapparaître de nouveau avec Flora-Sol en bandoulière, leur petite fille de 8 mois. Elle demande à son amant d'un soir de bien vouloir garder l'enfant, le temps pour elle de terminer un mémoire. Et si l'amour entre eux allait naître ?

Un humour baroque et léger irradie tout au long de cette histoire où rien décidément ne se passe comme il faut, ni comme on s'y attend. Ce que ce livre dit joliment, c'est que dans la vie on se fait peur plus que de raison et qu'à trop s'en faire on se désole en vain. Nos deux jeunes héros prennent les choses comme elles se présentent et leur fatalisme paisible fait toute la saveur de ce conte nordique qui connaît, en France, un étonnant succès : prix Page des Libraires, en lice pour le Femina étranger, il s'en est vendu 40 000 exemplaires, et ça n'est pas fini...

Anne Crignon

ELLE

Vendredi 22 octobre 2010



PHÉNOMÈNE AU NOM DE LA « ROSA CANDIDA »

L'engouement des libraires ajouté à l'excellent bouche-à-oreille font de ce petit livre **ce** la surprise islandaise de la rentrée. Laissez le charme agir...

Des terres stériles accouchent parfois de joyaux. L'Islande est de celles-là, où poussent des fleurs dans les champs de lave et des poètes du quotidien sur le front de mer. Serrant contre lui ses précieuses boutures, Arinjótur, grand rouquin lunaire et ingénu, quitte son île, son père et son jumeau ouïste pour un job de jardinier dans la roseraie d'un monastère. L'absence de sa mère, récemment disparue dans un accident de voiture, se fait cruellement sentir pour tous. C'est d'elle que le garçon tient ses pouces verts. Entre deux plats gourmands, elle n'aimait rien tant que l'entraîner dans sa serre, où elle bichonnait des essences rares. Lorsqu'il fut en âge d'y convier une jolie fille, il ne s'attendait pas vraiment à en sortir père. Mais, dans la vie, il y a deux ou trois choses essentielles : « On aime ses enfants, sans quoi on serait un pauvre type. » Justement, le « fruit de sa demi-nuit d'amour » et sa presque inconnue de mère s'invitent dans sa retraite. L'occasion pour le jeune homme d'éprouver ses principes et, pour l'auteure, d'achever de nous faire fondre pour son Petit Prince à la rose sans épines, qui se découvre en apprivoisant sa fille. Et rien de plus charmant que ce premier roman, bulle de délicatesse et d'authenticité rescapée d'une époque qui ne connaît plus ces mots-là.

JEANNE DE MENIBUS

« Rosa Candida », d'Audur Ava Olafsdóttir, traduit de l'islandais par Catherine Eyjólfsson (Zulma, 333 p.).

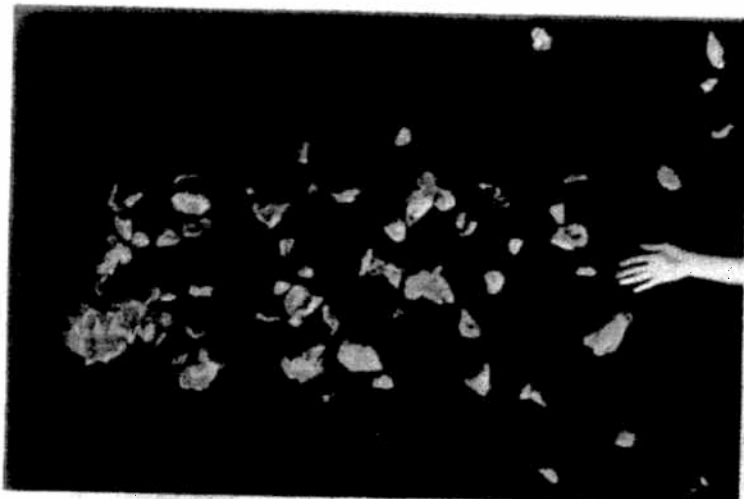
Un chemin pavé de roses

Roman d'initiation, plein de félicité et d'amertume, le livre d'Audur Ava Ólafsdóttir est une réussite incontestable

Leu commun poétique entre tous, il faut se méfier des roses, car elles ont des épines. Un peu comme les hérissons. Mais la rose invite à quantité d'interprétations mystiques et spirituelles – auxquelles, à notre connaissance, le petit mammifère semble avoir échappé, bien à l'abri dans son terrier. Les jardiniers cultivent les unes et chassent les autres : ils ne sauraient les confondre. De même, le lecteur de *Rosa candida*, qui comprend rapidement qu'il ne s'agit pas d'un livre mignon et un peu myope, mais bel et bien de la réécriture d'une allégorie horticole vieille comme la littérature, et beaucoup moins candide qu'il n'y paraît.

Et pourtant, le ton ironique et rafraîchissant des premières pages du roman d'Audur Ava Ólafsdóttir invite à une lecture légère et picaresque. Arnljótur, le jeune protagoniste rouquin, passionné de roses et de jardins, quitte une île glacée et volcanique pour aller restaurer une roseraie abandonnée dans un monastère étranger. N'emportant que quelques boutures d'une rose sans épine. *Rosa candida*, il quitte son père accablé par la mort accidentelle de sa mère, un frère jumeau autiste, et Flora Sol, une petite fille de 6 mois et 19 jours conçue avec Anna, une nuit, dans la serre familiale. Armé d'une fausse innocence, Arnljótur part plus ou moins à la rencontre de lui-même, semble-t-il.

Heureusement, le troisième roman d'Audur Ava Ólafsdóttir, née en 1958, historienne de l'art à l'université d'Islande, ne s'arrête pas à cette intrigue prétexte. *Rosa candida* n'est pas *Le Fabuleux Destin d'Amélie Poulain*, même si l'on peut considérer (et certains lecteurs le feront) que le livre réussit presque tout ce que le film avait manqué en son temps, en réconciliant son personnage parfois un



ELLIAS HASSON / GALLERY STOCK

peu ahuri avec une réalité décrite comme telle (et non pas essorée de clichés). Les incertitudes farfelues des personnages en deviennent charmantes (et non agaçantes) comme lorsque Frère Thomas invite le jeune homme à regarder des films pour en savoir plus sur la mort (*Le Septième Sceau*), la cuisine (*Le Festin de Babette*, *La Grande Bouffe*) ou l'amour (« Tu pourrais apprendre pas mal de choses sur la vie sentimentale des femmes en regardant Antonioni »).

Une contemplation épurée

En quelques chapitres, *Rosa candida* se révèle un roman de la félicité et de l'amertume, de l'évidence et de l'indécision. Plongé dans un environnement qui lui est tout à fait étranger, les oreilles pleines d'un patois qu'il ne comprend pas, incompetent à tous égards,

Arnljótur se laisse guider à la fois par une contemplation épurée des choses, et par le bouillonnement de ses angoisses, de sa sexualité et de sa solitude. La mort, l'abandon, un isolement métaphysique, sont au cœur de ce livre, dont les solu-

Extrait

« Plantes », dis-je. Elle tend la main vers le sac à dos. (...) Je n'ai même pas besoin de connaître les mots justes, je fais un signe et elle est la femme qui me comprend. Je me demande si nous pourrions faire un couple, si je n'étais pas, pour ainsi dire, sur le point de quitter ce bas monde. (...) Toutefois, la douleur dans mon ventre fait que je n'ai pas le

loisir de parachever l'idée d'une relation stable entre nous. Quand j'ai fini de vomir les restes panés à la sauce au fromage du plateau-repas, elle m'aide à libérer avec précaution les boutures des journaux mouillés, comme si elle enlevait les pansements de la jambe d'un malade après une opération réussie. « Vous avez apporté les plantes avec vous ? » (...) « Oui », dis-je couramment dans la langue des indigènes. » ■

« Rosa candida », p. 38

d'ailleurs évoqué dans les conversations entre Frère Thomas et Arnljótur.

Symbole de pureté et de virginité, la rose d'Audur Ava Ólafsdóttir participe également d'un discours religieux évident, marqué par les nombreuses visites du personnage principal à l'église du village, jusqu'à ce rayon de lumière final qui transperce un vitrail en forme de roseraie pour toucher la joue de Flora Sol. La fille d'Arnljótur (au double prénom solaire et végétal de cir-

Rosa candida
(*Afleggjarinn*)
d'Audur Ava Ólafsdóttir

Traduit de l'islandais par Catherine Eyjólfsson, Zulma, 334 p., 20 €.

constance) est probablement le cœur de la religion naturelle et jardinière qui imprègne le roman. Reconnaissance du lien entre toutes choses vivantes, gratitude pour un instant miraculeux de bonheur, la candeur du héros est une profession de foi. Initié aux mystères et aux allégories des roses (comme le mystique en trouve chez Dante, ou encore dans *Le Roman de la rose*), Arnljótur demeure cependant un horticulteur, les deux mains dans la terre, attentif aux « roses de la vie » chères à Ronsard ou Omar Khayyâm.

Son cheminement poétique, spirituel et charnel, entre les couches de Flora Sol, le désir d'Anna, le jardin d'un monastère sous le soleil et le lent écoulement des souvenirs est aussi délicat que fragile. Incontestable réussite littéraire, *Rosa candida* démontre qu'une grande subtilité s'énonce parfois simplement. Sa gourmandise de détails et de petits événements, dont la beauté aussitôt fanée nourrit la mémoire des personnages comme du lecteur, est contagieuse. ■

Nils C. Ahl



2 791002 486623

Quotidien National ☎ : 01 42 76 17 89
T.M. : 202 081 L.M. : 872 000

JEUDI 7 OCTOBRE 2010



Le nom de la rose

Un voyage initiatique, fleur et
cimetière, par l'Islandais
Aron Áva Ólafsdóttir

AUDUR AVA OLAFSDOTTIR

Rosa candida

Traduit de l'islandais par Catherine Eyjolfsson.

Zulma, 336 pp., 20 €.

Rosa candida est une rose à huit pétales que le jeune Arnljotur, dit Lobbi, a cueillie dans sa serre islandaise pour la repliquer dans le jardin d'un monastère européen. La manière dont il transporte les trois boutures de sa précieuse plante à travers l'Europe et les rencontres qu'il fait en chemin font de la première partie du roman un road-movie poétique. On parlera plus tard de la deuxième partie.

Rosa candida est raconté de l'intérieur de la tête d'un jeune adulte qui décrit ce qu'il voit, ce qui lui arrive et ce qu'il ressent dans un présent immédiat. Du passé, on ne connaîtra que deux scènes. Celle un peu absurde d'une unique relation sexuelle avec Anna, une jeune fille qu'il connaissait à peine, et qui a eu pour conséquence la naissance d'une petite fille dont il assume la responsabilité à distance mais avec une certaine fierté. Et la mort de sa mère dans un accident d'auto. Pas beaucoup de futur non plus. Lobbi n'a que deux projets d'avenir : avoir des relations sexuelles avec des femmes (il y pense tout le temps et ne le fait jamais), faire revivre la séculaire roseraie du monastère d'un pays qui n'est jamais nommé et qu'on peut tenter d'identifier par sa cuisine. La famille que Lobbi laisse en Islande se compose du père, un électricien à la retraite qui va sur ses 80 ans, et d'un frère jumeau, Joseph, autiste, ce n'est pas un drame, juste une particularité.

Jaune. Ce roman très inhabituel a un charme rare. Les moments, les sentiments, les idées, existent d'abord par une couleur, un parfum, une sensation. Le violet du champ de lave sur la route de l'aéroport dans l'aube tachetée de bleu, le jaune du pull de la voisine, le vert de la grenouillère de Flora Sol sur la photo qu'il sort de son portefeuille, toujours un peu vexé qu'on la prenne pour un garçon parce qu'elle a vraiment peu de cheveux, la cravate rouge et la chemise violette de son frère. Dans *Rosa candida*, il est beaucoup question de cuisine familiale, surtout islandaise, ce n'est pas de la haute gastronomie, ça donne faim quand même. Les recettes de la mère défunte (églefin pané à la poêle avec ciboulette, soupe au cacao et crème fouettée) sont comme un leitmotiv tout au long du récit. Tout est à la fois hyperréaliste et symbolique, comme les jardins médiévaux dont Lobbi s'inspire et qu'il recrée. Tout ce qui lui arrive est un peu étrange, drôle ou poétique. L'auberge où il s'arrête au milieu d'une forêt est une auberge de conte de fées, on se croirait dans *Hansel et Gretel*, y compris le repas de l'ogre, sauf que le héros mange au lieu d'être mangé. L'aubergiste a «une femme au tablier blanc comme neige avec laquelle il doit vivre depuis des décennies», tous deux servent vin,

pâté de hérisson nappé de sauce aux champignons, sanglier, cuissot de cerf, «on mijote ici les bestioles que j'ai redouté d'écraser toute la journée». Tout ce qu'on lui demande en échange, c'est d'emmener la ravissante fille de l'aubergiste à la ville, le plus pénible pour Lobbi est de savoir à quel moment, pendant ces 344 km, il peut tenter de l'embrasser.

Contrairement à ce que le lecteur a pu croire, la mythique roseraie existe et Lobbi la trouve dans un village perché. Commence alors la deuxième partie du roman, et une nouvelle vie pour le jeune jardinier, avec une chambre aux murs mauves, des dîners où on lui sert des anneaux d'encornet dorés et des flans à la vanille, et une amitié avec l'abbé Thomas, polyglotte et cinéphile, qui ne connaît de la vie et des femmes que ce que lui en a appris le cinéma. Il faudra 33 films d'art et d'essai visionnés de concert, y compris *Andrei Roubliev*, pour que Lobbi ose parler de son «ob-session pour les corps».

Thym. Quand Anna débarque pour un mois avec le bébé, Lobbi se pose de nouvelles questions : «Comment rend-on un foyer douillet ?» Il trouve des hortensias, des lys, du thym et du romarin pour le rebord du balcon, du pain, un kilo de veau et cent grammes d'artichauts marinés. La petite a les oreilles de son père, la bouche en cerise de sa mère, Lobbi se demande comment «des gens qui ne se connaissent pas ont pu fabriquer un enfant aussi divin dans des conditions aussi inadéquates qu'une serre».

Lobbi n'a pas de modèle, il imagine, il bricole meubles, vêtements et amour, comme les enfants qui jouent au papa et à la maman. En fait, c'est de ça qu'il s'agit, de très jeunes gens qui se trouvent avoir un enfant ensemble, mais la famille que Lobbi se construit est une famille dont on a envie de faire partie, elle est idéale comme les familles inventées.

Lobbi est tendre, innocent, mais pas naïf. Même s'il n'est sûr ni de sa sexualité ni de sa place dans la société, il a le sens des responsabilités, envers son frère, son père, sa fille et son jardin. Comme un enfant qui joue à la plage ou sur la moquette avec ses Lego et ses Kapla, il se penche sur ce qui l'intéresse avec passion et concentration, il est tout entier absorbé dans ses plantations de roses et la préparation de son ragoût de veau.

Quand il commence à rêver aux délices de la vie conjugale, «enlacer toute la vie la même femme, simplement pour être dans la même chambre» et mourir ensemble dans un accident de la route, il se découvre totalement amoureux d'Anna, se demandant comment il a pu la trouver banale : «Ma propre personne d'il y a un an et demi est pour moi une énigme absolue.» Mais ce n'est pas si simple de tomber amoureux de la mère de sa fille.

Audur Ava Olafsdottir est née en 1958, *Rosa candida*, son troisième roman, a été publié en Islande en 2007. Elle a étudié l'histoire de l'art à Paris et est aujourd'hui directrice du musée de l'Université d'Islande.

NATALIE LEVISALLES

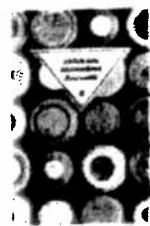
Les moments, les sentiments, les idées, existent par une couleur, un parfum, une sensation.

jeudi 23 septembre 2010

Une rose pour la route

AUDUR AVA OLAFSDOTTIR Les tribulations d'un jeune jardinier confronté à la mort et à la paternité.

ROSA CANDIDA
D'Audur Ava
Olafsdottir,
traduit de l'islandais
par Catherine
Eyjolfsson,
Zulma,
334 p., 20 €.



FRANÇOISE D'ARGENT

ARNLJOTUR a perdu sa mère le jour où sa fille est née. La première a succombé à un accident de la route quand la seconde était « un accident », le fruit de la liaison d'une nuit avec une étudiante. On peut imaginer le chavirement qui s'ensuivit dans la tête et le cœur d'un jeune homme tendre et protégé de 22 ans. Dans ce troisième roman qui est aussi le premier traduit en France de l'islandaise Audur Ava Olafsdottir,

le lecteur suit les pérégrinations d'Arnrljotur le jardinier, surnommé Lobbi, au seuil de sa vie d'homme responsable. Et l'on s'attache sans mal à ce grand rouquin qui transporte dans son sac à dos trois bouteilles d'un rare rosière pour aller les replanter dans le jardin d'un monastère. On le cueille le jour de son départ pour le continent. Lobbi quitte son frère jumeau, autiste, et son vieux père poule. Il abandonne aussi le jardin que sa mère avait fait éclore sur ce bout de terre de lave, sa grande serre où pousse Rosa candida, une fleur rare à huit péta-

les et sans épine. Partout où il passe dans son Opel jaune citron, Lobbi inspire une sympathie affectueuse. Les filles l'accueillent comme un grand frère égaré, les adultes le considèrent comme un jeune homme sûr.

Charme et étrangeté

Au fond de lui pourtant, la tempête fait rage. Le jardinier ne cesse de penser à sa mère disparue et à sa petite fille que son amante a décidé d'élever seule. Il s'interroge. Est-ce donc normal de penser à ce point à la mort ? Frère Tho-

mas, le responsable du monastère qui l'emploie pour restaurer la roseraie séculaire, le rassure : « Rares sont ceux qui prennent le temps de penser à la mort. Et puis il y a ceux qui n'ont pas le temps de mourir. C'est un groupe qui s'accroît. Tu es manifestement un jeune homme mûr. » L'apaisement viendra de sa petite fille dont il devra finalement s'occuper, de sa roseraie qui, bientôt, retrouvera une splendeur aussitôt louée par les moines charmés, de ses soirées avec frère Thomas, fin cinéophile et grand amateur d'eau-de-vie.

Charme et étrangeté sont les deux adjectifs qui viennent à l'esprit à la lecture de *Rosa candida*, à l'image du héros, sorte de Candide aux interrogations existentielles. L'auteur brosse le portrait d'un homme dont la profondeur d'esprit ne se départ pas d'une certaine indécision, propre à la jeunesse d'aujourd'hui. Elle passera dans le cas de Lobbi car le jardinier apprendra à cueillir la vie comme il cultive ses roses, avec patience sinon philosophie, et, pour finir, en rendant grâce au ciel. ■

PRIX LITTÉRATURE EUROPÉENNE

ROSE DES GLACES



ENTRETIEN
AUDUR AVA
ÓLAFSDÓTTIR

Je ne sais encore ce qui me retient si fort autour de ce livre. La voix, les mots, l'enfant. En fait, tout ce qui compose un roman. Surtout le bonheur d'accompagner Arnjoltur au long de son périple, car nous sommes tous sa béquille. Comme il cherche la rose, il trouve la vie. Et nous à son côté.

Propos recueillis par JEAN-FRANÇOIS DELAPRÉ, Librairie Saint-Christophe, Lesneven

PAGE: Tout d'abord, félicitations pour le prix. L'en suis ravi pour vous tellement la lecture de *Rosa candida* fut un bonheur. D'où cette première question, banale, comment avez-vous envisagé ce livre? Quel fut le point de départ?

AUDUR AVA ÓLAFSDÓTTIR: Merci beaucoup. Votre prix m'a fait grand plaisir. En dehors de quelques rares endroits de mon île noire où aucun arbre ne pousse, il y en a peu où je me sente aussi bien que dans des librairies françaises. Comme les écrivains le disent volontiers, *Rosa candida* se lit à plusieurs niveaux et les points de départ de son histoire sont multiples. D'abord je me suis demandée comment fait un homme pour se changer en père. J'ai toujours trouvé singulier le fait de devenir père, ce qu'il a d'immatériel, voire d'abstrait - c'est quelque chose qui peut, théoriquement, échapper totalement à l'intéressé. Voilà qui est impensable dans le cas de la femme, pour qui la grossesse et l'accouche-

ment sont une expérience physique des plus concrètes. Je trouve unilatérale et ennuyeuse l'image que les médias, parfois aussi la littérature, donnent de l'homme. J'ai voulu créer une image masculine nouvelle - projet bien sûr très ambitieux! C'est un des privilèges de la fiction de pouvoir changer de sexe selon les besoins. Le roman traite des rôles multiples et complexes qu'un homme doit assumer pour être à la fois fils, frère, jeune père et amant. C'est aussi une histoire d'amour - même si elle est à rebours. Il tient à la nature même de la fiction de déconstruire divers stéréotypes et je ne considère ni la masculinité ni la féminité comme des valeurs totales, ou définitives; je m'intéresse au contraire aux zones grises, à la signification périphérique. Il est question dans ce livre de sensibilité masculine et d'autres choses que je relie spécifiquement à la virilité. Or les femmes et les hommes ont aussi beaucoup en commun, par exemple



Audur Ava Ólafsdóttir
Rosa candida
Traduit de l'islandais par
Catherine Eyjólfsson
ZULMA, 336 p., 20 €

« Ah ! j'aimerais bien, moi aussi, savoir où se trouve la merveilleuse roseraie. Elle est peut-être chez vous ; le jardin est en tout cas plus proche qu'on ne le croit. »

leur progéniture, et ils sont confrontés aux mêmes questions existentielles. Et puis nous avons tous un corps, qui est, certes, d'un modèle ou de l'autre. Il occupe une place importante dans mes livres.

P. : J'ai lu Rosa candida comme une réplique du Candide de Voltaire, passé à la moulinette du XXI^e siècle. J'ai tout faux ou j'ai tout bon ?

A. A. O. : Je partage avec beaucoup le désir de voir le monde autrement qu'il n'est. C'est pourquoi j'ai décidé - dans un monde caractérisé par l'abus du pouvoir, la cupidité, la méfiance et la peur - d'essayer de jeter dans l'arène un personnage qui fasse confiance aux gens. Ainsi est né le très jeune père, le Candide moderne du XXI^e siècle. Lorsque le livre a paru au Danemark, en liaison avec sa nomination au Prix de littérature du Conseil des Pays nordiques, les Danois ont trouvé remarquable que le héros de l'histoire fasse confiance à des inconnus - voire à des étrangers ! Et ils l'ont mis en parallèle avec le pur Mouchkine de *l'Idiot* de Dostoïevski, qui ne voit aucune raison de prêter aux gens de mauvaises pensées. Il est primordial que le style corresponde au contenu, c'est pourquoi il faut dire les choses importantes en peu de mots et la métaphore joue dans le livre un rôle non négligeable. Cette notion de narration de l'essentiel est sans doute héritée de la tradition littéraire islandaise.

P. : Il y a un vrai bonheur à vous lire. Cette sensation physique qui nous pousse sur les pas d'Arnljótur et qui nous fait penser qu'il est sur le vrai chemin de la vie, la vraie vie, pas la fausse que les médias nous vendent. Qui est Arnljótur pour vous ?

A. A. O. : Mon héros est certes candide mais il n'est pas naïf. Je le vois comme quelqu'un de très sage et courageux. Il est précisé qu'il a été un brillant élève qui a choisi d'arracher les mauvaises herbes. C'est un philosophe. Je ne crois pas que la pensée logique et rationnelle soit le seul moyen de connaître le monde, pas plus que je ne crois que les mots puissent rendre compte de notre réalité. Je suis d'avis qu'on surestime le langage dans les relations humaines. De plus, le langage est un instrument de pouvoir dont on abuse énormément, car on ne s'en sert pas seulement pour examiner et comprendre l'univers, mais pour s'emparer du pouvoir, dominer le monde et justifier le despotisme.

Arnljótur n'a pas la parole particulièrement facile mais il fait appel aux autres sens dans son exploration du monde, et l'expérience ou la perception corporelle jouent un rôle important dans *Rosa candida*. Dans mes romans, le corps et le langage sont souvent présentés en opposition. Ma langue maternelle n'est comprise d'à peu près personne en dehors de l'île noire, sauf de quelques traducteurs miraculeux. On ne peut guère imaginer de démarche plus éloignée de l'utilitarisme moderne que le

fait d'user d'une langue parlée par très peu de gens, comme mon héros, et d'aller à l'étranger apprendre une langue en voie d'extinction, parlée par moins de gens encore. La notion de langage est néanmoins très importante dans mes romans, elle est en fait au cœur de mes livres. Dernière, se cache l'idée que, même si l'on parle toutes les langues du monde, la réalité (ou si vous préférez les questions fondamentales de la vie) demeure cependant tout aussi énigmatique. La seule chose que l'on puisse faire est d'explorer à tâtons le corps d'une autre personne, ainsi peut-on approcher la vérité au plus près. Aborder dans un livre le fait qu'on ne puisse pas rendre compte de la réalité avec des mots - et recourir pour ce faire aux procédés de la fiction, c'est-à-dire au langage -, est une gageure passionnante.

P. : Une question taraude tous les lecteurs qui viennent me voir après vous avoir lue. Mais dans quel pays est le monastère ? Ou plutôt, quelle était votre idée du pays où pourrait se situer le monastère ? Nous avons chacun notre idée, et si vous voulez garder secret cet endroit, nous ne vous en voudrions pas ! (D'ailleurs où était le jardin de Voltaire ?)

A. A. O. : Ah ! j'aimerais bien, moi aussi, savoir où se trouve la merveilleuse roseraie. Elle est peut-être chez vous ; le jardin est en tout cas plus proche qu'on ne le croit. Il y a toujours la possibilité que quelque lecteur fasse de ce jardin une réalité. Pour que l'histoire soit réellement ancrée dans notre temps, elle doit être (un peu) hors du temps. C'est ainsi qu'opère la fiction.

P : Je crois que vous avez percé un des secrets de la littérature. Avant d'écrire, il faut aimer ses personnages. Aussi, il faut à un moment les abandonner à ses lecteurs. Vous avez réussi à laisser Arnljótur vivre sa vie avec Flora Sol, ou occupe-t-il toujours un petit coin de votre cerveau?

A. A. O. : Je me demande parfois si celui-ci ou celui-là ne serait pas, par hasard, Arnljótur, mon héros... Depuis que j'ai écrit le livre, il n'y a pas si longtemps, j'ai déjà rencontré plusieurs Arnljótur dans la vie.

P : Si vous deviez en un mot ou deux définir la vie au prisme de votre roman?

A. A. O. : Je reconnais avoir dit des choses qui me tenaient à cœur dans *Rosa candida*. J'y pose des questions du genre : pourquoi vivons-nous ? Mais

je ne le fais pas par le biais d'une rhétorique éloquente - notamment parce que cela a déjà été fait -, je compose des images, j'élabore une atmosphère et des situations de tous les jours. La recherche d'un but recouvre la recherche de la beauté. Qui sait si la beauté n'est pas une de mes préoccupations majeures du fait que je suis obsédée par la cruauté du monde. Ma quête de la beauté est liée à l'essence de l'être humain, mais aussi à ma perception de l'inanité de la souffrance humaine.

P : Ma dernière question n'en est pas une. J'ai simplement l'envie de vous dire que *Rosa candida*, cette rose aux huit pétales, s'est incrustée dans mon cœur et je vous en remercie. ●

À propos du livre

Rosa candida, le nouveau roman d'Audur Ava Ólafsdóttir, porte bien son nom. Sur la route qui le mène vers un jardin tapissé de ces roses, niché au cœur d'un monastère d'un pays perdu, Arnjoltur se révèle lui-même un Candide des temps modernes à la recherche de sa propre évidence. Quand il quitte sa maison, son père et son jeune frère autiste, Arnjoltur n'a aucune idée de ce qu'est le monde. L'univers se résume à son Islande natale, à la serre où il a mis en ceinture Anna, une nuit, entre les Rosa Candida, ces roses à huit pétales dont il emporte des plants dans son périple. Quel périple ! Arnjoltur a l'ignorance et l'ingénuité de sa jeunesse. Son voyage est une succession de découvertes, de petits bonheurs et de gros malheurs. Mais rien ne saurait le dévier sa route, car il y a ce jardin au bout de sa quête. Dans le monastère, un moine cinéophile et adepte du petit verre d'alcool lui donne à voir un peu plus loin que le bout de son nez. On reste désarmé en lisant les dialogues savoureux qui occupent leurs soirées. Ici, il a le temps d'oublier son Islande, d'oublier Anna et la petite. Le jardin lui offre une première renaissance : forêt vierge à son arrivée, il en fait son grand œuvre qu'il partage avec Frère Thomas, entre deux films de Bergman. La seconde intervient quand Anna, sous le prétexte d'un examen à terminer, vient lui confier leur fille. Il découvre qu'il est père, sans doute n'avait-il pas vraiment eu le temps de s'en rendre compte. C'est un autre Arnjoltur que l'auteur finit par nous dévoiler. Avec la tendresse extrême de ses mots choisis, Audur Ava Ólafsdóttir nous donne à voir que le monde peut être simple, si rien ni personne ne vient le compliquer. *Rosa candida* est un livre rare où l'émotion et la grâce se disputent les premiers rôles. Une fois ouvert, il me fut impossible de le lâcher, tant j'étais sous le charme de cette écriture aussi envoûtante qu'une rose à huit pétales.

J.-F. D.

SÉLECTION LITTÉRATURE EUROPÉENNE



Giorgio Vasta
Le Temps matériel
GALLIMARD



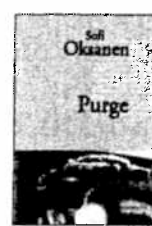
Kate O'Riordan
Un autre amour
JOËLLE LOSFELD



Carlo Lucarelli
La Huitième Vibration
MÉTALIÉ



Susan Fletcher
Un bûcher sous la neige
PLON



Sofi Oksanen
Purge
STOCK



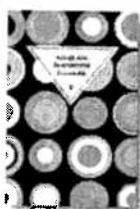
Audur Ava Ólafsdóttir
Rosa candida
ZULMA

Vendredi 4 juin 2010

19 AOÛT > ROMAN Islande

Le garçon à la rose

D'Islande à une roseraie de couvent perdue dans les terres du Nord, le voyage initiatique d'un jeune homme entre jardinage et paternité.



On passe beaucoup de temps à confectionner des repas pour nourrir les autres, dans ce roman, le premier traduit en français de l'Islandaise Audur Ava Olafsdottir. Et à s'occuper de plantes et de fleurs. Le héros Arnljotur est un jeune garçon

un peu tendre, pas encore tout à fait sorti de l'enfance, converti à la passion de l'horticulture par sa mère, récemment décédée dans un accident de voiture, qui avait réussi à faire pousser sur les terres volcaniques d'Islande, dans une serre de son jardin, une variété rare de roses à huit pétales et sans épines, *Rosa candida*. Avec des boutures soigneusement emballées dans du papier journal, ce rouquin rêveur s'apprête, à 22 ans, à quitter la maison familiale – un père « qui sera octogénaire dans trois ans », électricien à la retraite, et un frère jumeau anormalement silencieux – pour rejoindre sur le continent un pays du Nord jamais nommé où l'attend un travail de jardinier. Sans grande expérience des relations humaines, il est pourtant déjà père d'une petite fille de quelques mois, Flora Sol, conçue sans préméditation, dans un moment flou, avec l'étudiante en génétique Anna. « Je ne compte pas forcément sur toi », l'a prévenu la jeune



Audur Ava Olafsdottir

femme en même temps qu'elle lui annonçait la nouvelle de sa future paternité. Pourtant, cette responsabilité va devenir de moins en moins théorique.

Les conseils bienveillants de la mère décédée escortent les pas du fils et les « Comme aurait dit maman » ponctuent le trajet qui le conduit au

couvent reculé dont il doit sauver la roseraie séculaire. L'abbé Thomas qui l'accueille va lui servir de directeur de conscience et d'« agent de liaison avec le monastère ». Car le garçon a bien du mal à déchiffrer les sentiments, les siens autant que ceux des autres (et des filles en particulier). Le moine lui conseille, en réponse aux questions existentielles que le jeune jardinier se pose – la mort, le corps et le sexe, les roses et la nourriture... –, le visionnage de classiques du cinéma mondial qu'il projette tous les soirs dans sa chambre en version originale non sous-titrée, en sirotant de l'alcool fort. « Tu pourrais apprendre pas mal de choses sur la vie sentimentale des femmes en regardant Antonioni », estime ce singulier cinéophile.

Au téléphone, le père, qui passe son temps à essayer de refaire les recettes de cuisine qu'a laissées son épouse, déverse sur son fils une sollicitude inquiète. Puisque dans une insolite inversion des rôles classiques, les hommes sont tous dans cette histoire très maternants. Prendre soin, veiller, élever (fillette et fleurs) sont la grande affaire de ce joli roman, réaliste et flottant. Et le garçon aux roses, un attachant personnage sésquialphique qui conjugue sagesse et ingénuité. Un innocent aux mains jardinières.

V. R.

Audur Ava
Olafsdottir

Rosa candida

ZULMA

TRADUIT DE L'ISLANDAIS

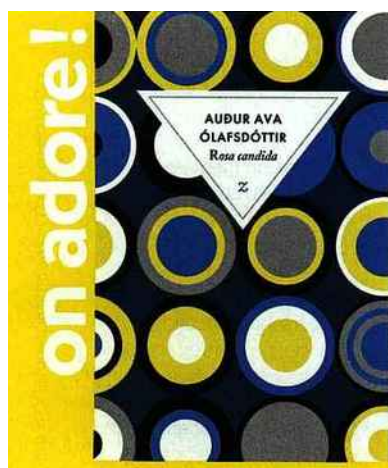
PAR CATHERINE EYOLFSSON

TIRAGE : 6 000 EX.

PRIX : 20 EUROS ; 336 P.

ISBN : 978-2-84304-521-9

SORTIE LE 19 AOÛT



Rosa Candida

À 22 ans, après la mort de sa mère, Arnljotur quitte son Islande natale. Le destin le mettra sur la piste de la petite fille qu'il a eue malgré lui et qu'il n'a pas pu aimer... Enfin un roman sentimental ! Ce petit bijou de douceur et de délicatesse se déguste lentement. Un délice ! M. A. D'Audur Ava Ólafsdóttir, **Zulma Poche**, 8,95 €.



Poches Littérature Étrangère

ROSA CANDIDA

• *Auður Ava Ólafsdóttir*

Rythmé par une écriture fluide et limpide, *Rosa Candida* forme une bulle printanière pleine de poésie. Alors que pour certains, les voyages forment la jeunesse, l'initiation prend ici la forme d'un jardin. En redonnant vie à une roseraie, Arnljotur ne pensait pas devoir assumer aussi vite le rôle de père. Il faut dire que les roses cachent parfois de folles nuits d'amour et que dame nature est maître en l'art à faire éclore de belles histoires! Si la maturité est ici pleine de piquant, le jeune jardinier sera faire confiance à ses sensations pour dépasser ses peurs.

ZULMA - 264 pages - 8,95 €





**AUDUR AVA
OLAFSDOTTIR**

Amour

Un roman dont
rien ne lasse et
toujours
réédité. Un
temps

suspendu entre quête du
bonheur et vie matérielle. Une
merveille.

Rosa candida - Zulma poche

11 mai 2015

Rosa candida

En route pour une ancienne roseraie du continent, avec dans ses bagages deux ou trois boutures de *Rosa candida*, Arnljótur part sans le savoir à la rencontre d'Anna et de sa petite fille, là-bas, dans un autre éden, oublié du monde et gardé par un moine cinéphile.

Audur Ava Ólafsdóttir, Zulma, 264 pp.

